



Chercheurs en collectif, entretiens en commun

Propos de Bernard Lahire

Recueillis par
Nadège Broustau, Valérie Jeanne-Perrier,
Florence Le Cam et Fábio Henrique Pereira



rofesseur de sociologie à l'École normale supérieure de Lyon (France) et responsable de l'équipe « Dispositions, pouvoirs, cultures, socialisations » au sein du Centre Max Weber (UMR 5283 CNRS), Bernard Lahire a mené de nombreuses enquêtes liées à l'analyse de trajectoires individuelles autour de métiers ou d'activités socio-culturelles. Adeptes du travail avec des collectifs de chercheurs, il a développé diverses stratégies : équipes étendues, panels d'interviewés restreints autour de protocoles d'entretiens assez lourds, équipes restreintes, panel d'interviewés conséquent, entretiens ouverts et récits de pratiques. Ses multiples travaux, *Portraits sociologiques* (2002), *La Culture des individus* (2004) et *La Condition littéraire* (2006)¹ recourent à diverses approches méthodologiques, mais qui reposent, pour la plupart, sur la rencontre avec la parole de l'individu, parole récoltée lors de longues rencontres. Bernard Lahire a accepté de revenir sur sa pratique des entretiens, la place qu'il a pu leur accorder dans les travaux qu'il a menés ces dernières années. Ce texte, fruit d'un échange de courriers électroniques, se concentre sur une pratique singulière, la réalisation d'entretiens de recherche par des collectifs de chercheurs. Bernard Lahire explicite son recours à des collectifs de chercheurs, qu'il guide et anime, de la problématisation de la recherche à l'analyse des données recueillies. Cette pratique singulière permet non seulement de démultiplier le recueil d'infor-

Pour citer cet article

Référence électronique

Bernard Lahire, « Chercheurs en collectif, entretiens en commun ». Propos recueillis par Nadège Broustau, Valérie Jeanne-Perrier, Florence Le Cam et Fábio Henrique Pereira, *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo [En ligne]*, Vol 1, n° 1 - 2012, mis en ligne le 15 septembre 2012. URL : <http://surlejournalisme.com/rev>

mations, mais elle nous révèle aussi des manières de penser et d'analyser qui s'enrichissent par la transversalité des pratiques et des postures de chacun.

Professor de Sociologia na École normale supérieure de Lyon (França) e responsável pela equipe "Disposições, poderes, culturas, socializações" do Centre Max Weber, Bernard Lahire realizou inúmeras pesquisas em que analisou as trajetórias individuais em profissões ou atividades socioculturais. Adepto à utilização de coletivos de pesquisadores em seus trabalhos, ele desenvolveu diversas estratégias para a realização de suas investigações: equipes ampliadas, painel de entrevistados voltados exclusivamente a longos protocolos de pesquisa, equipes fechadas, painel de entrevistas encadeadas, entrevistas abertas e relatos de práticas. Seus trabalhos *Portraits sociologiques* (2002), *La Culture des individus* (2004) e *La Condition littéraire* (2006)² recorrem a diversas abordagens metodológicas, mas que residem, em sua maioria, na centralidade da fala do indivíduo, adquirida após longos encontros. Bernard Lahire aceitou refletir sobre suas práticas de entrevista e sobre o papel atribuído a elas nos trabalhos que realizou nos últimos anos. Este texto, resultado de uma troca de e-mails com Lahire, se concentra em uma prática singular: a realização de entrevistas de pesquisa por meio de um coletivo de pesquisadores. Bernard Lahire aborda claramente o uso dessa prática, que dirige e conduz, bem como as problematizações associadas a ela no que se refere à análise dos dados gerados. Essa prática específica permite não apenas multiplicar a coleta das informações, mas também revela maneiras de pensar e analisar esse processo, que se beneficia da transversalidade das práticas e posturas de cada um dos participantes.

Quels sont les enseignements principaux que vous retirez de vos diverses expériences de conduite et d'exploitation d'entretiens ?

Bernard Lahire : Je ne pense pas qu'il y ait une bonne manière de faire des entretiens. Tout dépend de ce qu'on vise à connaître. Le plus « catastrophique » des entretiens peut être plus révélateur et intéressant que n'importe quel « bel entretien » si celui qui l'analyse (au lieu de le jeter dans les poubelles de la recherche) se demande pourquoi cela s'est si mal passé, pourquoi la personne interviewée a peu parlé ou a résisté d'une manière ou d'une autre.

Deux choses seulement me semblent problématiques dans certaines pratiques de l'entretien. La première, c'est lorsque le chercheur pose aux enquêtés les questions qu'il se pose. Par exemple, vous vous posez la question de savoir pourquoi les enquêtés ont développé un goût pour certains types de

lecture et vous posez la question : « Pourquoi aimez-vous lire... (par exemple) des mangas ? » En procédant de cette manière, le chercheur fait faire, sans toujours s'en rendre compte, son travail d'interprétation aux enquêtés. Pour savoir pourquoi quelqu'un aime lire, ou pourquoi il aime lire des mangas, il faut passer par toute une série de questions indirectes sur les pratiques familiales de la lecture dans son enfance et son adolescence, sur son rapport à l'école et le type d'études suivies, sur le rôle de la lecture dans ses relations de sociabilités, sur les contextes dans lesquels il a découvert la bande dessinée, les mangas, etc. La seconde erreur, de mon point de vue, consiste à considérer que l'enquêté peut organiser seul son propos et qu'il faut le laisser « libre » de ce qu'il veut dire. Or, c'est une fausse liberté que celle « offerte » par un intervieweur restant très vague. Mettre les gens en situation de pouvoir parler de leurs expériences, passées ou présentes, cela demande une aide constante, un soutien par des relances répétées, par des questions précises, par des demandes de précision. Il est faux de croire que les enquêtés sont tous immédiatement en mesure de parler de ce qu'ils font. Il faut trouver les bons mots pour déclencher le discours, pour faire remonter des expériences non-dites ou enfouies. Il faut remettre en scène, contextualiser, encourager, décomplexer, etc. L'entretien est un *travail* et pas un système mécanique de vases communicants.

Quelle est, pour vous, la place de l'entretien dans le déroulé de la recherche ?

B. Lahire : L'entretien peut viser des buts extrêmement différents selon les intentions de recherche : il peut être l'occasion de reconstruire des trajectoires sociales, ou bien celle de faire décrire et raconter des pans particuliers d'expérience ; il peut être conçu comme une sorte de « test » ou de « situation déclencheuse » (faire parler d'art en s'appuyant sur des reproductions de tableaux de maîtres, faire parler de la vie familiale en tournant les pages d'un album photo familial, faire parler des lectures en faisant commenter la bibliothèque personnelle immédiatement présente, etc.). L'enquêté peut être aussi parfois un « simple » informateur sur lequel on s'appuie pour entrer sur un « terrain » mal connu.

Dans tous les cas, il faut prendre conscience du fait que, entretiens, questionnaires ou archives, les chercheurs ont affaire à des discours (traces écrites d'une activité ou réponses à des questions sollicitées par des enquêteurs) et qu'il faut toujours se demander quels « *filtres* » (culturels, moraux, religieux, idéologiques, etc.) peuvent distordre la réalité des choses lorsqu'on essaie de la saisir à partir de l'ordre du discours. Réflexion sur les conditions sociales de

production des données, critique des sources, comparaison des différentes sources de discours ou comparaison des discours et des faits observés lorsque cela est possible : voilà quel doit être le quotidien du chercheur en sciences sociales.

Vous travaillez beaucoup avec des collectifs des chercheurs. Quelles sont les raisons d'une telle stratégie ?

B. Lahire : Le métier de chercheur en sciences humaines et sociales (cela est valable pour l'historien et l'anthropologue autant que pour le sociologue) fonctionne le plus souvent selon un mode de production artisanal. Un chercheur isolé peut, en passant du temps à observer une situation, en investissant durablement des archives, en menant lui-même des entretiens auprès d'une série de personnes diverses et variées, en réexploitant statistiquement des données quantitatives produites par l'INSEE, l'INED ou tel ou tel service d'études et de statistiques intégré à un ministère, produire une connaissance pertinente et significative sur le monde social. C'est ce que j'ai fait personnellement durant ma thèse (portant sur les processus d'échec scolaire à l'école primaire), et pendant plusieurs années ensuite lorsque j'ai travaillé sur les réussites scolaires improbables, sur les usages populaires de l'écrit, sur les manières d'étudier dans l'espace de l'enseignement supérieur ou encore sur le travail de création littéraire de Franz Kafka. Le fait que la même personne maîtrise toutes les données est un avantage certain dans la possibilité d'interpréter correctement les matériaux d'enquête. On a immédiatement en tête toute la chaîne de production de la connaissance pour l'avoir soi-même élaborée et réalisée. Mais il arrive parfois que l'objet que l'on entend traiter ou que la question que l'on soulève suppose une force de travail beaucoup plus considérable que celle qu'un chercheur isolé est en mesure de mettre en œuvre. C'est dans ce genre de cas que le collectif de chercheurs s'impose.

En guise d'exemple, lorsque j'ai voulu peindre un tableau un peu complexe des rapports des Français aux pratiques culturelles dans *La Culture des individus*, il m'a fallu non seulement travailler avec un ingénieur d'études sur les données de l'enquête « *pratiques culturelles des Français* » de 1997, mais aussi constituer un atelier de recherche à l'École normale supérieure pour former des étudiants (plusieurs dizaines durant trois ans) à l'enquête par entretien (au total 110 entretiens), mais aussi à l'observation de situations (par exemple, des séances de karaoké) ou à l'étude de matériaux diversifiés (par exemple, des émissions télévisées ou radiophoniques). L'ensemble constitue un matériau très riche qui n'aurait jamais été mobilisable si j'avais travaillé, même très longtemps, tout seul. Le secret de la réussite d'une

entreprise de grande ampleur comme celle-là, c'est la formation de ceux qui contribuent, même partiellement, à la recherche. Il faut avoir à l'esprit le fait que les yeux des enquêteurs sont nos yeux de concepteurs-rédacteurs-animateurs de la recherche. Les enquêteurs et enquêtrices ne font du bon travail que s'ils en savent autant que vous théoriquement et méthodologiquement. Ils doivent savoir ce que vous cherchez et se mettre eux-mêmes en situation de recherche et pas de simple « *passation d'entretiens* » conçus par d'autres en toute opacité.

Concrètement, les grilles d'entretien étaient réalisées collectivement, après que la problématique et les enjeux de la recherche aient été longuement présentés. Dans les collectifs de recherche, il faut lutter contre les effets délétères d'une division du travail basée sur l'opposition entre l'« *intellectuel* » et le « *manuel* », le « *penseur* » et les « *petites mains* ». On aura beau avoir une belle problématique, et une belle méthodologie « *sur le papier* », tout cela ne donnera rien si les enquêteurs et enquêtrices de terrain ne sont pas formés pour tirer le meilleur parti des situations d'enquête. Au bout du compte, la production d'un ouvrage sociologique comme *La Culture des individus* est comparable à celle d'un film : il y a, certes, un réalisateur, mais l'ensemble de l'entreprise serait impossible sans l'intervention et l'aide d'une multitude de personnes (les remerciements placés dans les premières pages de l'ouvrage citent plusieurs dizaines de noms de participants à la recherche).

Une autre situation m'a conduit à mettre en place un petit collectif (de chercheurs ou d'étudiants avancés, devenus depuis presque tous enseignants-chercheurs) pour réaliser des entretiens approfondis auprès de huit enquêtés. Il s'agit de la recherche qui a été publiée sous le titre *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*. Il fallait, en effet, entretenir un rapport de complicité minimale avec l'enquêté qui devait accepter le principe de revoir le chercheur à six reprises pour des entretiens assez longs (sur des aspects familiaux, scolaires, professionnels, culturels, sportifs, etc.). Le but était de tester précisément les questions de transférabilité des dispositions sociales d'un domaine de pratiques à l'autre ou d'un sous-domaine à l'autre. Sachant que les entretiens ont été parfois réalisés sur une durée d'environ six mois et que chaque nouvel entretien était retranscrit avant d'entamer le suivant, cela devenait difficile pour un chercheur isolé d'investir une série de cas. Les réunions préparatoires à la recherche ont été nombreuses et les grilles d'entretien construites dans le cadre de ce collectif en profitant des connaissances des uns et des autres. Mais là encore le temps de travail collectif était nécessaire pour ne pas avoir huit monographies réalisées

indépendamment les unes des autres et qui auraient été, au bout du compte, incomparables. Cela n'empêche pas, bien sûr, de saisir des singularités individuelles. Mais la « *singularité* » d'un cas n'apparaît que *comparativement* à d'autres. Les biographes qui proposent des lectures de cas spécifiques à chaque cas étudié se laissent en définitive souvent mener par la manière dont les « *biographés* » se présentent eux-mêmes. Si l'on veut systématiquement comparer les cas et révéler leur singularité relative du point de vue des expériences familiales, scolaires, politiques, culturelles, sportives, etc. (la comparaison ne sera dans tous les cas jamais exhaustive), il faut au contraire construire une grille de questions communes.

Comment composer au mieux ces collectifs de recherche ?

B. Lahire : À chaque fois qu'il y a des collectifs, l'enquête prend une tournure qui est en partie liée aux propriétés sociales de ceux qui y participent. Il faut savoir s'en servir, s'appuyer sur les possibilités qui s'ouvrent de mener des enquêtes dans tel ou tel milieu, etc. J'ai ainsi profité de l'hétérogénéité des origines sociales et des propriétés scolaires des participants à l'atelier sur les pratiques culturelles des Français. Pour dire les choses un peu vite, il y avait, d'une part, des étudiants qui venaient de l'université et qui avaient des possibilités de contacts avec des milieux populaires et des classes moyennes (soit parce qu'ils les côtoyaient habituellement du fait de leur milieu social d'appartenance, soit parce qu'ils s'occupaient du soutien scolaire dans certaines familles), et, d'autre part, des « élèves » normaliens, issus de milieux beaucoup plus dotés en capital culturel et économique et bénéficiant d'un capital social non négligeable, qui pouvaient proposer des entretiens avec des patrons de l'industrie et du commerce, des artistes ou des grandes professions libérales.

J'avais aussi en tête les acquis du travail d'enquête mené par le sociolinguiste nord-américain William Labov qui intégrait dans son équipe de recherche des étudiants noirs issus des ghettos de New York afin de pouvoir réaliser des observations et des enregistrements de discours « naturels » dans les groupes d'adolescents noirs du ghetto³. Il avait conscience que faire des entretiens formels (dans une salle de classe) en tant qu'adulte blanc, *middle class*, avec des enfants ou des jeunes adolescents noirs en grandes difficultés scolaires, cela conduisait à rendre impossible – par effet de domination – l'étude de leurs performances linguistiques « naturelles » (au sens d'« ordinaires » ou d'« habituelles »). Quand on le peut, il vaut mieux envoyer des enquêteurs ou des enquêtrices en fonction de leur connaissance pratique des différents milieux

sociaux. Cela évite de nombreuses gaffes inconscientes, commises sans le savoir par des enquêteurs de bonne foi.

Il peut, de même, être difficile d'enquêter sur certains terrains quand on est femme ou homme, jeune ou vieux, français ou d'origine étrangère, etc. L'objectif, lorsqu'on veut recueillir certains récits d'expérience, est de faire baisser le degré de tension ou de violence symbolique. Un jeune de milieu populaire ne vous dira pas la même chose si vous êtes en jean-chemise que si vous portez un costume-cravate. Cela peut paraître anodin ou insignifiant, mais la parole est déclenchée ou inhibée en fonction des situations de communication, des propriétés des interlocuteurs, du sujet abordé et de la manière de l'aborder, et ainsi de suite. La proximité sociale est une condition de la complicité et de la connivence durant l'entretien. La proximité ne conduit à un certain aveuglement que lorsque les enquêteurs n'ont aucune formation sociologique et ne sont pas conscients des catégories de perception ou des manières d'être qu'ils engagent dans les échanges avec les enquêtés.

Quelles sont les modalités qui vous permettent d'assurer une potentielle homogénéité du « déroulé » des entretiens ?

B. Lahire : Les enquêteurs sont nos yeux et nos oreilles sur le terrain. S'ils ont compris ce que l'on cherche, ils auront l'intelligence pratique de relancer une personne après une question qui ne « donne rien » ou de changer de stratégie de questionnement en voyant que les questions posent problème dans son cas.

L'idée d'une situation d'enquête homogène ne résiste pas une seule seconde face aux réalités (sociales) du terrain. Une telle idée nous vient de l'idéologie de la situation expérimentale, contrôlée, paramétrée, standardisée, etc., qu'une partie de la psychologie expérimentale a cru devoir reprendre des sciences expérimentales. Or, ces situations expérimentales sont mises en place généralement au sein des « laboratoires », ce qui constitue la situation la plus absurde que je connaisse pour recueillir des récits de pratiques ou d'expériences. On croit avoir tout contrôlé – visée un peu démiurgique – alors que l'essentiel a été négligé : le cadre social très atypique et artificiel dans lequel les sujets de l'expérimentation sont plongés et qui ne ressemble à rien de ce qui fait leur quotidien. Dans le monde social réel, tout varie. Les propriétés sociales des enquêtés comme celles des enquêteurs, les lieux d'enquête, les conditions réelles de passation (avec toutes les interruptions possibles de l'enregistrement quand on est en situation non-artificielle),

etc. Ce qui peut et doit rester identique, c'est l'intention générale de la recherche, les questions élaborées soigneusement en fonction de l'état des connaissances existantes, les hypothèses qui sont sous-jacentes à chaque question posée, les schèmes interprétatifs mis en œuvre pour élaborer puis comprendre le matériau recueilli.

Que faites-vous, ensuite, avec le matériau recueilli ?

B. Lahire : Les entretiens sont enregistrés et transcrits intégralement. Et quand je dis « intégralement », cela signifie que même les (apparentes) digressions, les parenthèses, les coupures, les hésitations, les confusions, sont retranscrites. Les enquêteurs ont de plus pour consigne de prendre des notes ethnographiques sur le contexte de l'entretien, le lieu (situation géographique du lieu de l'entretien, description du logement, de la pièce dans laquelle l'entretien s'est déroulé, des éléments de décor pertinents pour l'enquête, etc.), le climat de l'entretien, les moments « off », etc. Ils doivent aussi noter les silences quand ils sont particulièrement significatifs, ou encore les intonations avec lesquelles les enquêtés disent telle ou telle chose. Je prends souvent l'exemple pédagogique du propos ironique qui repose, à l'oral, sur un décalage entre ce qui est dit et le ton (appuyé, volontairement moqueur) sur lequel cela est dit. Si la personne qui retranscrit (et qui est celle qui a vécu l'entretien) note platement un propos ironique, il enregistre le contraire de ce que disait l'enquêté et le lecteur et analyste de l'entretien pourra passer totalement à côté de tout ça.

Il est toujours préférable que la personne qui a réalisé l'entretien soit celle qui le transcrive, car au moment de la réécoute, la mémoire incorporée de l'entretien est mobilisée : en entendant l'entretien, on se souvient de la posture, du visage, des intonations, etc., de la personne interviewée et ce sont des éléments utiles à la compréhension de ce qui est dit (est-ce que le propos était passionné ou peu enthousiaste ? Est-ce que l'enquêté était ému, énervé, agacé, content, etc. ?). Quant aux notes ethnographiques, elles sont inspirées par toute la culture scientifique des sciences sociales : on sait aujourd'hui que les lieux, les objets, les affichages, les meubles, les éléments de décor, les façons de s'habiller, etc., sont aussi significatifs (et parfois plus) que ce que les personnes disent. Par exemple, des enquêtés peuvent mettre en avant certains genres de lecture ou de musique alors que leur bibliothèque ou leur discothèque sont remplies d'autres genres (souvent moins légitimes) sur lesquels ils sont restés plus discrets. Ou bien, au contraire, les objets témoignent avec force de ce qu'ils décrivent dans leur discours.

Quelles sont les limites à la dimension collective de l'entretien ?

B. Lahire : Lorsque vous conduisez de bout en bout une recherche, et que vous veillez à la formation des enquêteurs, au choix des enquêtés, et à la précision des transcriptions, ce qui exige une énergie assez colossale dans un cas aussi lourd que la recherche qui a mené à *La Culture des individus*, le risque est faible de perdre quelque chose. Il est certain que je n'ai que très rarement délégué la tâche d'analyse des entretiens. Par exemple, j'ai lu et analysé moi-même intégralement les 110 entretiens retenus pour *La Culture des individus*. Mais même cette partie-là de la recherche pourrait être réalisée en collectif, lorsque le « collectif des analystes » est cohérent et sait précisément où il va. La limite de ces entreprises collectives est souvent liée à des questions de *leadership* et d'*ego*. Le sociologue serait peu lucide s'il n'acceptait pas d'admettre et de prendre en compte ces aspects sociaux des collectifs scientifiques. Il me semble que ces entreprises ont d'autant plus de chance de réussir que l'autorité du « réalisateur » ou du « compositeur-chef d'orchestre » est incontestée et que son investissement dans la recherche est total. Dans le cas contraire, on assiste à une concurrence des *ego* qui prend la forme d'une concurrence interprétative incessante assez peu féconde dans la perspective de parvenir à une œuvre commune cohérente et forte. Sur ces questions des fonctionnements sociaux des collectifs de recherche, les chercheurs auraient tout intérêt à se demander comment les ateliers de grands peintres ont fonctionné dans le passé.

Ce collectif ne produirait-il pas une sorte d'exigence à l'unicité de restitution des interprétations, autour du façonnage et de la lecture des « entretiens » réalisés ? Comment peut-il se prémunir d'une interprétation unique et s'enrichir des interprétations croisées ?

B. Lahire : C'est précisément la problématique commune qui a permis d'éviter de négliger la prise en compte des hétérogénéités, des incohérences ou des contradictions. Une problématique scientifique c'est ce qui permet de porter explicitement un regard particulier sur le monde et de se donner les moyens méthodologiques de le faire le plus rigoureusement possible. Mais qui dit « problématique commune » ne dit pas « problématique simplifiée ». Bien au contraire, l'objectif de *Portraits sociologiques* ou de *La Culture des individus* était précisément de mettre au jour les dissonances (quand il y en a), de ne pas gommer les pratiques hétérogènes lorsqu'elles sont observées puis effacées dans la présentation des résultats. Tout le sens de ma démarche a été de lut-

ter contre la caricature idéaltypique que produisent nombre d'enquêtes sur le monde social.

Dans le temps de formation des enquêteurs et enquêtrices, je soulignais l'importance qu'il y avait de ne pas lisser, de ne pas gommer, de ne pas effacer certaines informations apparemment contradictoires dans le profil culturel d'un enquêté, mais de suivre le fil de ces contradictions, et d'en comprendre les logiques sociales. Pour lutter contre les tendances spontanées des sociologues à dresser des portraits un peu caricaturaux des « cultures de groupe » ou « de classe », il faut précisément toute la force d'une problématique pour obliger à prendre en compte et à interpréter les petites variations, les petites différences ou les petits écarts, les contradictions réelles ou apparentes, etc. On part donc d'exemples concrets d'entretiens déjà réalisés et l'on montre comment il serait facile de supprimer des éléments gênants pour obtenir un « beau cas », bien lisse et cohérent (un ouvrier qui lit Freud ou Flaubert, un petit commerçant qui adore l'opéra, un petit employé qui est fan de musique baroque, etc.). Puis on indique comment tirer au contraire parti de « ce qui dépasse », de ce qui « détonne » (et étonne) ou des contre-exemples flagrants.

L'interprétation du matériau réuni est-elle directement travaillée collectivement ou émane-t-elle d'interprétations individuelles finalement échangées en collectif ?

B. Lahire : C'est la logique du « portrait » sociologique qui correspond le mieux au type de démarche que je développe. Un portrait, dans l'esprit de ma recherche, est une manière de cumuler une série de données sur un même cas : cela peut être une configuration familiale (comme dans *Tableaux de familles*) ou des individus (dans *Portraits sociologiques*, *La Culture des individus*, ou *La Condition*

littéraire). Les portraits ainsi conçus ne sont pas de pures idiographies bouclées sur elles-mêmes et sans contact entre elles. Ils communiquent entre eux par la problématique commune qui les informe, mais aussi par le travail d'écriture/réécriture qui permet de revenir sur la construction d'un portrait après l'écriture d'un autre, pour mieux faire apparaître des éléments omis ou négligés lors de la première écriture. En mettant en œuvre des schèmes interprétatifs identiques, on peut éviter les pièges de la monographie monadologique (critiquée à juste titre par Jean-Claude Passeron). Le portrait a pour fonction de montrer l'effet cumulé, combiné de propriétés sociales générales et de tenir compte de la complexité des pratiques à l'échelle des individus (et notamment des variations intra-individuelles des comportements).

Et pour la restitution des résultats dans l'écriture de la recherche ? Est-il nécessaire de toujours « dévoiler » les cuisines de la conduite de la recherche collective ?

B. Lahire : Il n'y a pas vraiment de spécificité en matière d'écriture scientifique lorsqu'on s'appuie sur des entretiens qui n'ont pas été réalisés par celui qui rédige le travail final. Quels que soient les méthodes et les moyens déployés, la « cuisine de la recherche » doit être grande ouverte. C'est ce qui distingue un discours scientifique d'un discours qui ne l'est pas. « Sur quoi vous appuyez-vous pour affirmer ce que vous dites ? » « Comment avez-vous procédé pour parvenir à ces résultats ? » Voilà des questions légitimes d'un point de vue scientifique. Ceci dit, si les journalistes posaient plus souvent ce genre de questions aux acteurs politiques, je ne pense pas que la démocratie y perdrait beaucoup ! Le devoir de vérité, le devoir de respect de la réalité est un devoir que la démocratie comme la science devraient s'obstiner à respecter.

Notes

¹ *Portraits sociologiques* repose sur la réalisation de 48 entretiens ; 110 pour écrire *La Culture des individus* et 40 pour *La Condition littéraire*.

² *Portraits sociologiques* foi realizado com base em 48 entrevistas; 110 foram empregadas para escrever *La Culture des individus* e 40 para *La Condition littéraire*.

³ Labov, W., 1978 *Le Parler ordinaire*, Paris, Minuit.

Références bibliographiques :

Lahire, B., 2011, *Ce qu'ils vivent, ce qu'ils écrivent. Mises en scène littéraires du social et expériences socialisatrices des écrivains*, Paris, Éditions des archives contemporaines.

Lahire, B., 2010, *Franz Kafka. Éléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris, La Découverte.

Lahire, B., 2008, *La Raison scolaire. École et pratiques d'écriture, entre savoir et pouvoir*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

Lahire, B., 2006, *La Condition littéraire. La double vie des écrivains*, Paris, La Découverte.

Lahire, B., 2005, *L'Esprit sociologique*, Paris, La Découverte.

Lahire, B., 2004, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinctions*, Paris, La Découverte.

Lahire, B., 2002, *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*, Paris, Nathan.

Lahire, B., 1998, *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan.

Lahire, B., 1997, *Les Manières d'étudier*, Paris, La Documentation française.

Lahire, B., 1995, *Tableaux de famille. Heurs et malheurs scolaires en milieu populaire*, Paris, Seuil/Gallimard.

Lahire, B., 1993, *La Raison des plus faibles. Rapport au travail écritures domestiques et lectures en milieux populaires*, Paris, Presses universitaires du Septentrion.

Lahire, B., 1993, *Culture écrite et inégalités scolaires. Sociologie de l'« échec scolaire » à l'école primaire*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.

